

cette lassitude s'explique, et je ne suis pas assuré que M. Venizelos ne tenterait pas de l'excuser.

Il a somme toute beaucoup demandé au peuple grec en ces dernières années. Dès octobre 1912 on a procédé en Grèce à la mobilisation générale, puis a suivi la double campagne balkanique : prise de Salonique, siège de Janina, et enfin la guerre bulgare. Ce n'est guère qu'au début de 1914 que la démobilisation a été faite complètement. En octobre 1915 nouvelle mobilisation générale, cette fois l'armée grecque ne se bat pas, mais elle reste l'arme au pied en Macédoine, mal nourrie, mal vêtue, à peine chaussée, ne sachant ce qu'on attend d'elle, ne comprenant pas pourquoi on la maintient dans la plus démoralisante des inactions ; puis surviennent les événements de 1916 ; à peine la démobilisation décidée, c'est l'installation du gouvernement de la Défense nationale de Salonique, puis la mobilisation à nouveau, cette fois par échelons, la Crète, les Iles, la Macédoine, puis, à partir de 1917, la Thessalie ; enfin, peu à peu, la Grèce entière se mobilise, prend part à l'action générale sur le front balkanique, enregistre des succès comme la prise de Skra di Legen, éprouve des pertes, et une fois l'armistice de septembre 1918 signé reste encore mobilisée en vue d'opérations éventuelles en Thrace et ensuite en Anatolie. Au moment des élections, la situation n'était guère changée. La Grèce était encore sur le pied de guerre. Faut-il s'étonner que le peuple hellénique ait ressenti quelque fatigue et qu'au fond de lui-même il ait été disposé à trouver que la politique de M. Venizelos coûtait bien cher à tous égards et qu'il ne voyait pas la fin de ses labeurs et de ses souffrances ? Il n'avait qu'un moyen de manifester la fatigue qu'il ressentait : voter contre le parti venizeliste. Ce moyen il l'a saisi dès qu'il lui a été offert.

Au fond, si on veut être juste, il faut reconnaître que la tâche qu'on imposait à la Grèce était bien lourde ; peut-être était-elle au-dessus de ses forces. Le rôle glorieux de Soldat de l'Entente qu'on lui remettait entraînait des sacrifices durs et prolongés. Avait-on calculé la puissance de résistance de ce pays qui, depuis quelques années, avait grandi considérablement mais n'en était pas moins demeuré à tant d'égards un petit peuple ? Ce fut là l'erreur fondamentale de cette politique d'inspiration